

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 67

Artikel: Le château de Porrentruy : vieux récit
Autor: Biétry, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communicationsS'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à

Porrentruy

—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT

par A. BIÉTRY

(SUITE)

Nous avons déjà parlé de l'arsenal et de sa tourelle ronde, et dit comment il eut ses planchers effondrés lors du désarmement des Ajoulots en 1740, et nous avons aussi décrit la chapelle à l'extérieur. Nous devons maintenant pénétrer à l'intérieur par cette porte à plein cintre qui s'ouvre au-dessus d'un perron de cinq ou six marches. Nous voici dans la chapelle inférieure, celle qui était destinée à l'usage général des habitants du château. Elle mesurait 18 pieds de longueur sur dix de largeur et elle était tournée d'occident en orient. Son plafond non voûté était formé de grosses poutres ornées de sculptures. Des statues en gyps et en bois peintes et dorées, avec quelques vitraux peints constituaient à peu près toute l'ornementation de cette chapelle. On peut voir encore dans un grenier du bâtiment de la princesse Christine plusieurs débris de colonnes sculptées et dorées dont les autels étaient décorés. L'étage au-dessus était réservé au prince et à l'évêque de Lydda; on y entra par une porte qui s'ouvrait au bout d'un corridor qui divisait les appartements de ce dernier en deux parties. Cet oratoire ou chapelle supérieure était ornée de la même façon que celle du bas.

Mais ce que la chapelle possédait de plus riche de plus somptueux, c'était le vestiaire qui était renfermé dans l'une des tourelles.

On peut en juger par la vente qui s'en fit après le départ du Prince. Des chasubles, des chapes, des dalmatiques en drap d'or, en velours, en damas et autres étoffes précieuses furent vendues à vil prix, selon le rôle de monte qui est conservé aux archives. C'est de là que les femmes des citadins, et même des paysannes, tirèrent les étoffes en drap d'or de leurs coiffures appelées des *djiliennes*, dont nous avons vu encore de nombreux échantillons dans nos villages.

Devant la chapelle, et tout à côté de la tour de l'arsenal, se trouvait la fontaine établie à grands frais et qui venait de la source du Varioux. L'eau s'échappait, suivant M. Quiquerez par la gueule d'un lion en pierre et tombait dans un beau bassin. Selon d'autres par une colonne à huit tuyaux. Comme on ne peut retrouver nulle trace du lion en pierre, nous opinons pour la colonne à huit tuyaux, ce qui, du reste importe peu. Cette fontaine datait de 1751.

Entre la chapelle et le grand escalier de la cave s'ouvrait le puits ayant 170 pieds de profondeur, soit vingt pieds au-dessous du niveau de la ville et des sources qui abreuvait celle-ci, ce qui rendait ce puits inépuisable. Il est taillé dans le roc et soigneusement murailonné, mais seulement dans la partie supérieure, tout le reste au-dessous de 20 pieds, ainsi que nous en sommes assuré en effectuant la descente laisse à découvert le roc nu. Nous différons encore ici d'avis avec M. Quiquerez qui ne l'admet pas comme œuvre des Romains, comme étant trop soigné pour leur époque. Ce que nous venons d'exposer sur la partie supérieure, seule muraille, nous autorise à croire que ce puits a la même origine que la Réfousse. Que plus tard, des dégrada-

tions survenues dans le haut, aient nécessité la réparation par un murage cela ne crédite en rien cette origine.

Le puits fournissait jadis toute l'eau nécessaire au château; on l'en tirait au moyen de manivelles faisant mouvoir un tour, une roue autour de laquelle se déroulait une chaîne; au bout de celle-ci était fixé un seau fortement ferré qui descendait et remontait du fond du puits. Cette chaîne existe encore dans le bâtiment du jardinier, dit la forge.

Pendant que nous parlons du puits, disons un mot d'une tentative faite très récemment pour utiliser son eau. On s'était entendu avec un mécanicien-entrepreneur de Berne pour établir un système de pompe avec manège qui devait amener l'eau dans la cour. C'était là une véritable utopie qui, après des travaux coûteux et pénibles, des essais prolongés, des courses multiples des mécaniciens de Berne, des frais considérables, avoir fatigué hommes et chevaux, dut être abandonnée, le tout en pure perte. Ce résultat nous l'avions prévu et prédit.

Avant d'entrer dans la Résidence, descendons ce large escalier qui va nous conduire dans les caves. Celles-ci occupent toute la longueur et la largeur du bâtiment. Les escaliers divisés en quatre rampes sont fort larges et permettaient d'arriver avec de grands fardeaux au fond de ces vastes souterrains, par 43 marches.

Ces caves magnifiques sont toutes voûtées à plein cintre. Mais celles qui s'étendent sous la Chancellerie n'offrent ni la même correspondance, ni la même direction des voûtes. Elles ont été entièrement taillées dans le roc comme on peut s'en convaincre à la vue des bancs de roc nu du

de la ville, défendue contre les regards indiscrets par le petit bois qui la séparait de la route, son jardin admirablement baigné par la rivière qui semblait le fossé de quelque gracieuse forteresse, adossée et comme réfugiée contre les hautes roches rouges qui servaient de soubassement à des fourrés inextricables et imposants, c'était une retraite de poète, d'artiste ou d'amoureux.

Enfin, et ceci était plus positif, on ajoutait que M^{me} Gautier était veuve et paraissait jouir d'une jolie fortune.

Le soir même, après avoir dîné, je descends de nouveau vers le faubourg du Cousin. Une force irrésistible me poussait de ce côté. Puisqu'elle sort le soir, si j'allais la rencontrer ?

La soirée était magnifique. Un admirable clair de lune inondait de sa clarté silencieuse les escapements couverts de bois au pied desquels la rivière gazouillait doucement. La

route était éblouissante de blancheur nacrée. Je me dirigeai vers la prairie, avec le secret espoir d'entendre encore une fois l'enchantement.

Mais la cour du moulin, qu'il fallait traverser, était fermée. Je dus revenir sur mes pas et me contenter de passer devant la grille.

Et j'entendis, de là, j'entendais qu'Elle chantait.

De ce côté, il est vrai, on était beaucoup moins bien placé. La distance, le petit bois, la situation de la pièce où elle se tenait, et qui donnait évidemment sur la campagne et non par ici, tout était contraire à une bonne audition. Et pourtant, même ainsi, c'était beau. On devinait le chant plutôt qu'on ne le percevait. C'était comme une voix de rêve, comme une féerique gaze de mélodie qui aurait flotté dans l'air, portée par d'invisibles

Feuilleton du *Pays du dimanche* 8

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

L'opinion généralement répandue dans la ville, c'est que la demoiselle était folle. On n'en avait, d'ailleurs, pas d'autre preuve.

En effet, elles ne faisaient et ne recevaient pas de visites. Et, sauf pour les fournisseurs, pour un homme d'affaires, quelquefois aussi pour un vieux médecin de la ville et pour M. le curé, — M^{me} Gautier était fort bienfaisante, — le jardinier n'avait pas souvent l'occasion d'ouvrir la grille.

Je m'en étais bien aperçu.

La maison était, il faut le dire, parfaitement appropriée au genre de vie que ces mystérieuses récluses avaient choisi. Isolée